

Cauchemar au salon.

Ils arrivent en même temps, ce matin, et se garent l'un à côté de l'autre, sans se connaître, sur le parking de la salle des fêtes de Saint Léger. Le parcours est parfaitement fléché, dans tout le village. Avec au moins vingt pancartes placardées, une à chaque carrefour, les visiteurs ne risquent pas de s'égarer.

5^{ème} salon du livre et de la saucisse. Suivez la flèche.

Elle se nomme Clarisse, elle descend de sa camionnette blanche avec ses joues roses, son teint frais, ses fesses rebondies, son sourire irrésistible et ses dix petits doigts dodus.

Lui s'appelle Bernard, il s'extrait en grimaçant de sa vieille Clio, avec son teint pâle, ses joues creuses, son profil efflanqué et sa luxation à l'épaule.

Il sort douloureusement sa valisette de son coffre, se dirige vers l'entrée de la salle des fêtes, se présente à l'accueil. On lui dit vaguement bonjour avant de lui remettre son étiquette àagrafer sur le revers de sa veste, puis une dame lui indique son emplacement d'un geste du menton, *c'est là-bas*. Une table d'un mètre vingt ; il déroule sa nappe de papier blanc, installe ses trois présentoirs, expose ses trois œuvres, c'est-à-dire ses trois livres.

Clarisse doit faire plusieurs allers-retours ; quatre caisses isothermes, un barbecue électrique, douze cubis de rosé, 250 gobelets en plastique et des plateaux en inox, ça en fait, du volume, même sur un chariot à roulettes. Et ça pèse. A l'accueil, tout le monde lui sourit, on se bouscule pour l'aider à s'installer à son emplacement, une table de huit mètres, juste en face de celle de Bernard. Tout en déballant ses plats de saucisses sous cellophane et en installant ses bag in box, elle lui sourit, il essaye de faire de même, malgré la douleur à l'épaule, il a presque réussi.

Elle déroule sa longue banderole au-dessus de son étal :

Clarisse, la reine de la saucisse.

Il scotche sa petite affichette contre sa table :

Bernard, le roi du polar.

Il est 9 heures du matin, c'est un peu tôt, alors il doivent attendre patiemment en se souriant de temps en temps.

Le public commence à arriver sur le coup des dix heures, sans doute attiré par les premières fumées charcutières qui s'échappent par les issues de secours et se répandent sur le village. C'est à ce moment seulement que Bernard comprend qu'il y aura un problème. S'il avait été plus méfiant, ou plus malin, il aurait pu se douter qu'il y avait un loup dans l'intitulé du salon.

C'est une presse incroyable devant le stand de Clarisse, on se pousse, on se bouscule, on se marche sur les pieds, on se tire par les manches, on s'invective. Parfois, on est à deux doigts de se battre.

Tout est bien différent chez Bernard. Pas de queue, pas de presse, pas de bousculade. Rien, pas le moindre regard, on passe devant lui sans même tourner la tête, comme si le brave écrivain était transparent.

Il observe la salle. Les autres écrivains subissent le même sort que lui, quel que soit le genre de littérature qu'ils voudraient vendre : polars, romans historiques, biographies, feel good, poésie, essais... Même ceux qui font dans l'érotique ou le roman de fesses n'ont aucun succès. Pas un chat, pas un client, pas un regard...

Les marchands de saucisses ont eux, au contraire, un succès fou, quel que soit d'ailleurs le genre de saucisses qu'ils vendent : Morteau, Strasbourg, Frankfort, Toulouse, chipolatas, merguez, knackies apéro, etc. On se bouscule devant chaque stand.

Vers midi, Bernard, le roi du polar, n'a toujours rien vendu, personne ne lui a adressé la parole. Cependant, son estomac, excité par les effluves délicieux qui s'échappent au-dessus du grill de sa voisine, lui rappelle qu'il est temps d'avoir faim. Il abandonne un instant son stand et prend place dans la queue. Clarisse est débordée, entre les gobelets de rosé à remplir, les saucisses à faire griller, les chèques à encaisser, la monnaie à rendre, les clients à contenter, elle ne sait plus où donner de la tête. Sa caisse déborde de chèques, de pièces et de billets. Elle a été obligée de rebrancher son terminal à cartes, la batterie n'a pas tenu ce rythme endiablé.

Clarisse saisit une saucisse sur le grill, l'enveloppe dans une feuille de papier soigneusement roulée, la tend au client. A tous les coups, la pile de feuilles ne fera pas la journée...

Vers quatorze heures, il y a une petite accalmie. Clarisse abandonne alors son étal quelques minutes et vient rendre visite à Bernard, son voisin.

- Alors, Bernard, comment vont les affaires ?
- Pas très bien, Clarisse, je n'ai pas eu un seul client !
- Mon pauvre ! Moi, ça marche du feu de Dieu ! Génial, ce salon ! Faites voir vos bouquins, ça parle de quoi ?

Clarisse s'empare d'un exemplaire du recueil de poèmes policiers. Celui-ci a pour titre « le vers était dans le fruit ». Elle le feuillette.

- 140 pages ? Mais c'est super ! Tiens, je vais vous en prendre deux.

Bernard est aux anges. Enfin, une cliente ! La première de la journée ! Sa première lectrice !

Après son achat, Clarisse retourne à son étal, les clients sont de retour.

Le même manège que le matin se répète. Bernard n'a toujours vendu aucun livre, si l'on excepte les deux exemplaires de Clarisse.

Sur le coup de seize heures, la faim le tenaille de nouveau. Il s'insinue dans la queue d'en face. Et c'est à ce moment-là seulement qu'il comprend.

Clarisse a arraché les deux couvertures des recueils « le vers était dans le fruit », et elle emballe désormais les saucisses dans les pages déchirées de ses livres.

Cinq minutes plus tard, les pompiers municipaux évacuent sur un brancard un homme tout maigre et tout pâle qui vient d'être victime d'un malaise dans la queue de la dodue charcutière...